

# La « révolution culturelle » nationale-socialiste

**Thierry Feral**

© Association Amoureux d'Art en Auvergne, Clermont-Ferrand

« Une révolution d'un type inédit :  
sans idée contre l'idée, contre tout ce qu'il y a de plus noble, de mieux,  
d'honnête, contre la liberté, la vérité, le droit. »  
Thomas Mann<sup>1</sup>

Du 19 au 21 août 1927 se déroule à Nuremberg le troisième « Congrès du Reich » (*Reichsparteitag*) de la NSDAP. Parallèlement au folklore habituel du Parti (retraite aux flambeaux, cérémonie solennelle de consécration des étendards des nouvelles sections par le Führer), les délégués sont conviés à treize ateliers de réflexion concernant entre autres les questions financières, l'implantation syndicale dans les entreprises, le développement de la presse, ainsi que la constitution d'un organisme chargé de fixer la doctrine par voie détournée dans les milieux jusqu'alors imperméables à la propagande politique. Ce travail est confié à Alfred Rosenberg.

## La « Ligue de Combat pour la défense de la culture allemande »

Est alors créée la « Société nationale-socialiste pour la défense de la culture allemande » (*Nationalsozialistische Gesellschaft für deutsche Kultur*) qui se propose de rassembler toutes les forces intellectuelles de la nation allemande hostiles aux influences corrosives exercées sur la vie spirituelle de la Communauté raciale populaire (*Volk*) par les courants inspirés par le judéo-bolchévisme.

Il apparaît toutefois assez vite que l'étiquette « nationale-socialiste » accolée à l'intitulé de la « Société » ne peut qu'effaroucher les tièdes et les réticents, ce qui est totalement incompatible avec le dessein du Parti de rassembler au maximum.

C'est pourquoi, un an et demi plus tard, le 23 février 1929, la « Société » change de nom. À l'occasion d'une conférence du professeur viennois Othmar Spann sur la « crise culturelle de l'époque contemporaine » qu'elle a organisée dans le grand amphithéâtre de l'Université de Munich, elle se présente, sous le nom de « Ligue de combat pour la défense de la culture allemande » (*Kampfbund für deutsche Kultur*), comme un front national de résistance à la décomposition du patrimoine culturel germanique, en toute indépendance d'une quelconque obédience politique.

L'épithète « nationale-socialiste » a disparu et l'on évite désormais soigneusement tout vocabulaire portant l'empreinte de l'idéologie hitlérienne ; pour autant, c'est toujours Rosenberg qui tire les ficelles.

Dès le lendemain, la liste des membres de la « Ligue » — indispensable caution de son sérieux et de sa « non-affiliation » à la NSDAP — est publiée par voie de presse et par tracts : on y trouve plus de trente professeurs d'université, des éditeurs, des écrivains, des artistes, des directeurs de théâtre, des ecclésiastiques, des généraux ; y sont affiliés le Cercle Richard

<sup>1</sup> in *Das Thomas Mann-Buch. Eine innere Biographie in Selbstzeugnissen*, herausgegeben von Michael Mann, Fischer Bücherei, 1965, p. 113.

Wagner, la Société artistique allemande de Dresde dirigée par la militante anti-expressionniste Bettina Feistel-Rohmeder, ainsi que seize groupements de jeunesse connus pour leur germanolâtrie.

Des antennes régionales et locales sont mises en place sous la responsabilité de nazis éprouvés : Hans Severus Ziegler en Thuringe, Karl Kaufmann dans la Ruhr, Bernhard Rust pour la région de Hanovre, Hinrich Lose dans le Schleswig-Holstein, Hellmuth Brückner en Silésie.

La « Ligue » constitue également des groupes de réflexion spécialisés : l'Éducation revient à l'ancien boucher puis policier Sepp Dietrich; sous ses ordres, Wilhelm Tempel s'occupe des problèmes universitaires ; Josef Stolzing-Cerny est en charge des écrivains et Wilhelm Frick des fonctionnaires.

Déployant une activité fébrile, des orateurs inépuisables (l'éditeur Eugen Diederichs, les architectes Alexander von Senger et Paul Schultze-Naumburg...) sillonnent les provinces, prêchant contre le « modernisme », bastion du nihilisme dans le giron de la patrie, dénonçant l'« avant-garde » en tant qu'instrument entre les mains du judéo-bolchevisme. À preuve, l'énorme influence qu'exercent Le Corbusier, Kandinsky, Chagall et consorts sur l'architecture et l'art pictural de la jeune République soviétique...

Ainsi prépare-t-on psychologiquement les masses aux mesures d'épuration et à la conception dictatoriale de la culture qui s'imposera quelques années plus tard. Quant aux contradicteurs qui se risquent à venir perturber ces conférences, la SA se charge d'eux.

En cette période de crise galopante, de chômage massif, d'angoisse face à l'avenir, les agitateurs de la « Ligue » ont beau jeu. Le spectre de la « révolte du sous-homme » — expression forgée par Rosenberg pour dénoncer la « collusion des juifs et des marxistes » — n'est pas sans effet sur les foules qui ont encore en mémoire les événements révolutionnaires de 1918-1919. D'autant que nos orateurs ne se privent pas d'affirmer qu'« enjuivement » et « bolchevisation » constituent une dégradation pathologique redoutablement contagieuse de l'âme germanique ; comment expliquer autrement l'engouement sans cesse croissant de la jeunesse citadine pour les discordances du jazz nègre et de la musique atonale qui assaillent l'Allemagne par-delà l'enceinte des asiles d'aliénés ?

Engoncée dans les normes de la tradition wilhelminienne, sauvegardes de son homogénéité et que les dirigeants de la République de Weimar n'ont pas su ou voulu faire évoluer, la bourgeoisie de moyen et petit calibre — laquelle englobe une frange tragiquement prétentieuse des classes laborieuses — voit sa position ébranlée par la crise de 1929. Menacée par la prolétarisation, elle n'en souscrit qu'avec plus de complaisance aux avances sécurisantes de la « Ligue » qui lui fait miroiter une restauration de ses privilèges.

En son sein se dégagent trois tendances *culturelles* qui ont en commun cette petitesse et cette suffisance dans les choses de l'esprit qu'exploitent encore de nos jours sans réserve radio et télévision, ainsi qu'un antidémocratism offensif et fréquemment un racisme maladif :

- Les milieux ethnocentristes cultivent ce qu'il est convenu d'appeler le « terroir » (*Scholle*) ; anti-internationalistes, provincialistes bornés et rigides, ils décochent leur intérieur de reproductions plus ou moins réussies de tableaux des peintres de l'École de Karlsruhe ; placée sous le patronage du paysagiste romantique Caspar David Friedrich (mort en 1840), dirigée

par l'historien de l'art Henry Thode (mort en 1920) et le peintre Hans Thoma (mort en 1924), l'Académie de Karlsruhe a formé toute une génération de peintres de la nature au goût germanisant étroit et obscur. C'est le successeur de Hans Thoma à la direction de l'Académie de Karlsruhe, le professeur Hans Adolf Bühler, également conseiller auprès de l'Académie des Beaux-arts de Dresde, qui prendra l'initiative des premières mesures iconoclastes envers les courants modernistes.

- Les milieux ultratudesques, partisans d'un État autoritaire fortement hiérarchisé, souhaitent un retour aux conceptions à l'honneur sous le règne de Guillaume. Ils se font, à l'instar des auteurs qui trônent dans leur maigre bibliothèque comme Adolf Bartels (*Littérature allemande de Hebbel à nos jours*, Leipzig, Haessel éd., 1922) ou Schultze-Naumburg (*L'Art et la race*, Munich, Lehmann éd., 1928), les défenseurs des valeurs inaliénables d'une culture allemande immortelle menacées de corruption par l'esprit avant-gardiste.

- Les milieux pangermanistes qui, dans le sillage d'Othmar Spann, rêvent d'un impérialisme culturel germanique qui préserverait l'Occident du déclin annoncé par Oswald Spengler (*Le Déclin de l'Occident*, 1918-1922).

Focalisation sur le « pays natal » (*Heimat*), sur un Reich éternel (*ein ewiges Reich*), sur un Reich s'imposant au monde (*Weltmacht*), ces divergences ne sont pas pour rebuter la « Ligue » pour laquelle il importe d'abord d'amalgamer sur une base commune (angoisse de la décadence, antidémocratie, racisme) pour formater idéologiquement ensuite.

Aspirés durant les années que dure la crise par la démagogie nationale-socialiste, ces gens, dépourvus de maturité politique et troublés par des considérations d'ordre égoïste, constitueront petit à petit les bataillons d'électeurs qui porteront la NSDAP au pouvoir. Ainsi s'éclaire ce « moment de faiblesse » d'une nation où « le premier aventurier venu a pu [lui] faire violence » (K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Éditions sociales, 1969, p. 21).

Prise de panique face à l'effondrement des critères auxquels elle se réfère et sans lesquels elle ne saurait envisager sa pérennisation, redoutant que l'ouverture d'une nouvelle époque ne la conduise à se redéfinir sans trop savoir en quoi consistera cette redéfinition, la bourgeoisie allemande de moyen et petit calibre trouve alors son salut dans l'exorcisation fantasmagorique de ses démons et ce, en magnifiant le « héros » qui lui paraît le plus susceptible de défendre *sa culture* contre cet ennemi juif et enjuivé qu'on lui désigne en lui apportant les arguments et preuves qu'elle souhaite entendre...

Dans *Candide*, l'ironie voltairienne notait déjà : « Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel autodafé [...]. Le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler ». Reprise par les nazis, la recette entraînera la majorité de la société allemande à se faire complice de leur politique criminelle.

Bénéficiant désormais d'une large audience, la « Ligue de combat pour la défense de la culture allemande » va pouvoir engager de front la lutte contre les hérétiques. Les hostilités sont ouvertes fin avril 1929 au cours d'une manifestation convoquée par Alfred Rosenberg à Munich afin de protester contre la décision de confier l'organisation du festival théâtral de la ville au metteur en scène Max Reinhardt ; il semble en effet impensable qu'un événement

culturel d'un tel retentissement puisse être l'œuvre d'un suppôt des « doctrines mongoles », juif de surcroît (son vrai nom était Goldmann).

Le discours caricatural de Rosenberg, dégoulinant de haine et de mépris pour les « races inférieures et décadentes, menaces constantes pour le génie allemand », fut, ainsi qu'en témoignent les coupures de presse de l'époque, un énorme succès.

Durant cette même période, les directeurs de théâtres réputés, selon un slogan forgé par Hans Severus Ziegler, pour leur « nihilisme éthique », tel Leopold Jessner à Berlin, sont sans cesse soumis aux attaques de la « Ligue » ; ils sont taxés d'antigermanisme, d'hypermodernisme, de bolchévisme, de spartakisme, de dérangement mental, d'esthétisme neurasthénique, expressions derrières lesquelles chacun peut trouver sa provende et qui de toute manière, dans la bouche des agitateurs de la « Ligue », renvoient toutes peu ou prou à la même chose...

Dans ses colonnes, la revue mensuelle *Communications de la Ligue pour la défense de la culture allemande* (*Mitteilungen des Kampfbundes für deutsche Kultur*) — qui paraît depuis janvier 1929 à Munich— stigmatise les représentants et défenseurs de la « culture du sous-homme » ; un indice d'antigermanité est calculé en fonction de leur popularité à l'étranger. Les plus fréquemment cloués au pilori sont les écrivains Thomas et Heinrich Mann, Bertolt Brecht, Erich Kästner, Lion Feuchtwanger, Jakob Wassermann, Arnold Zweig, Kurt Tucholsky, Walter Mehring, l'architecte fondateur du *Bauhaus* Walter Gropius, les peintres Paul Klee, Oskar Schlemmer, Vassily Kandinsky, Otto Dix, Max Beckmann, Georg Grosz...

Usant de pétitions et de pressions, la « Ligue » parvient même à faire appliquer à leur encontre des mesures de censure voire des sanctions disciplinaires. Le 1<sup>er</sup> avril 1930, le directeur du musée de Zwickau, Hildebrandt Gurlitt, est démis de ses fonctions en raison de son « scandaleux penchant à promouvoir l'art moderne ». Pour justifier publiquement ce licenciement, le président local de la « Ligue », un enseignant de lycée nommé Karl Zimmermann, s'épanchera copieusement dans plusieurs discours et dans la presse sur les « barbouillages de Kokoschka, les griffonnages ineptes de Klee », « le bolchevisme érigé en culte des Kollwitz, Zille, Barlach », « les massacres techniques de Nolde, Schmidt-Rottluff, Chagall », « le nihilisme éthique des bousillages de Dix, Hofer et Grosz ».

Gonflée par son audience, la « Ligue » se décide alors à révéler son affiliation à la NSDAP. Une grande manifestation est organisée pour la Pentecôte 1930 à Weimar où Wilhelm Frick vient d'être nommé ministre de l'Intérieur et de l'Éducation au sein du nouveau gouvernement régional de coalition de droite. Après avoir fait acclamer Alfred Rosenberg, Baldur von Schirach, Joseph Goebbels, Walther Darré et le *Gauleiter* Fritz Sauckel, le responsable du Parti pour la Thuringe depuis 1925, Hans Severus Ziegler, expose dans son discours les principes directeurs du projet politique hitlérien et conclut, citant le dramaturge Friedrich Hebbel (1813-1863) : « Tout être doit s'identifier en une totale abnégation à un grand homme pour parvenir à la conscience de soi et à une juste utilisation de ses forces ». Autrement dit, la seule posture possible pour un Allemand digne de ce nom est celle de la totale soumission aux décisions du Führer (*Führerprinzip*).

La « Ligue » a atteint son but. Elle regroupe maintenant plus de quarante associations nationalistes, possède des ramifications dans tout le pays, entretient d'étroits contacts avec des organisations similaires en Sarre (alors sous contrôle de la SDN), dans les Flandres, en Autriche, en Suisse, en Suède... Ses toxines agissent en profondeur et beaucoup d'Allemands se laissent engloutir par son dynamisme.

## Le test de Thuringe

Le 8 décembre 1929 a représenté un tournant décisif dans l'histoire du Parti national-socialiste. Ayant obtenu 11,5% des voix aux élections de Thuringe, voici la plus petite formation politique d'Allemagne par son effectif — mais dès lors en passe de devenir la plus influente par son ascendant sur les foules — en situation d'accéder légalement à des responsabilités au sein du nouveau gouvernement régional de coalition de droite.

Il faut dire que, en Thuringe où la situation économique est catastrophique, Hitler n'est depuis longtemps « plus lui-même, mais le héros à demi-légendaire qu'une publicité savante a mis à jour » (Jacques Droz, *Histoire de l'Allemagne*, PUF, 1945, p. 105). C'est du reste à Weimar, parallèlement à la Bavière bastion de l'extrémisme fascisant depuis le début des années vingt, qu'a pu se dérouler le Congrès du Reich de la NSDAP de 1926.

Les pourparlers pour la constitution du gouvernement régional de coalition de droite sont conduits par le Führer en personne. Suite à son intervention du 10 janvier 1930 dans laquelle il promet un assouplissement de la législation sociale et une politique d'expansion économique, le soutien des milieux industriels et financiers de Thuringe lui est acquis. Le 23 janvier, son poulain et ami Wilhelm Frick est nommé ministre de l'Intérieur et de l'Éducation, une combinaison qui lui donne des pouvoirs considérables.

À l'instigation de son chef qui souhaite tester à l'échelle locale son projet national, Frick promulgue le 29 mars 1930 une « Loi d'habilitation » (*Ermächtigungsgesetz*) qui lui donne toute latitude pour exercer une véritable dictature sur la région.

D'aucun avouera qu'il n'est pas banal de constater que l'on assiste là, à quelques jours près, au même scénario que celui qui, trois années plus tard, emportera l'Allemagne toute entière dans la tourmente... Une politique cruelle, froidement préparée et exécutée, dont nul pourtant ne tirera alors vraiment les enseignements, pas même le Parti communiste ainsi que l'a montré la thèse de Waltraud Ireland (*The KPD from 1930 to 1933*, Baltimore, 1970).

Dans les mois qui vont suivre, Frick déclare la guerre aux institutions républicaines et met en œuvre des réformes dans l'esprit national-socialiste. Il s'agit en fait, comme l'avait proclamé le *Gauleiter* Sauckel au lendemain de l'élection triomphale du 8 décembre 1929, de « détruire l'État actuel » et de « préparer l'avènement du troisième Reich ». L'administration de la province est réorganisée et épurée des fonctionnaires indésirables. Les postes-clés sont confiés à des membres du Parti. Sous la direction de l'instituteur Fritz Wächtler, les programmes des écoles sont remodelés. Hans Severus Ziegler et Paul Schultze-Naumburg se chargent des questions culturelles, et ce dernier est nommé par un décret du 22 avril 1930 directeur de l'École d'architecture de Weimar d'où le *Bauhaus* avait été chassé en 1925 sous la pression des groupes nationalistes. Le même jour, une ordonnance « contre la culture nègre, pour la défense du génie racial-populaire allemand » instaure la censure et la mise sous surveillance policière de tous les acteurs culturels.

Périodiquement approuvées par des sondages conduits par la presse, ces mesures ne tardent pas à dégénérer en une véritable dictature ; outre les interdictions d'ouvrages (Les frères Mann, Remarque...), de représentations théâtrales (Brecht...), de films (Poudovkine, Eisenstein...), de concerts (Hindemith, Stravinsky...), l'état d'urgence est déclaré en octobre contre le « Bolchevisme pictural » : destruction d'une fresque de Schlemmer à l'École

d'architecture pour fêter l'arrivée de la nouvelle promotion d'étudiants ; confiscation de soixante-dix œuvres modernes du *Schloßmuseum* de Weimar (Barlach, Dix, Klee, Kandinsky, Kokoschka, Marc, Nolde, Schmidt-Rottluff, etc...).

En dépit de la protestation de nombreux intellectuels, ces événements seront assez mollement commentés par la presse nationale, laquelle se cantonnera avec une prudente réserve dans une attitude moqueuse ou ironique ; ainsi le *Berliner Tageblatt* du 30 novembre 1930 qui écrira : « Les nationaux-socialistes ne pourront jamais admirer la beauté d'une rose si elle est rouge ».

Dans le domaine universitaire, nettoyé des « suppôts du judéo-bolchevisme », les postes de choix sont conférés à des membres du Cercle de Saaleck dont le président-fondateur n'est autre que Schultze-Naumburg. Malgré les protestations du Recteur et du Conseil de l'université, une chaire d'anthropologie sociale est créée à Iéna pour le raciologue Hans Friedrich Karl Günther. À Weimar, le vieux « Praeceptor Germaniae » Adolf Bartels, qui conspuait les idéaux des Lumières ainsi que l'expressionnisme en tant que « produits juifs de suggestion » (*Origine juive et science littéraire*, Leipzig, 1925, p. 216), se voit confier un séminaire de littérature régionaliste.

Le 1<sup>er</sup> avril 1931 voit la fin du régime Frick en Thuringe, non sans un certain regret de la population qui s'est prise au jeu ; il est connu que l'homme de la rue — le « petit homme » pour reprendre un titre de 1930 de Hans Fallada (*Kleiner Mann, was nun ?*) — affectionne la politique à grand spectacle.

Mis en minorité au sein du gouvernement de coalition par ses anciens alliés de droite, le ministre démissionne sur ordre de Hitler. Sans doute un coup de force aurait été jouable, mais le Führer ne veut pas prendre un tel risque alors les chances de la NSDAP s'accroissent sans cesse au niveau national (107 élus aux élections parlementaires de 1930). En outre, il en a vu assez : le test de Thuringe a clairement montré que, une fois l'opposition muselée, sa politique ne rencontrera plus d'obstacle, qu'elle sera même largement plébiscitée par l'opinion ; alors, patiemment, il attend son heure tout en réglant les problèmes internes au Parti (conflit avec la tendance social-révolutionnaire d'Otto Strasser et de Walter Stennes ; cf. T. Feral, *Le nazisme » en dates*, L'Harmattan, 2010, pp. 111-125).

Et à vrai dire, il n'a pas tort puisque :

- D'une part la NSDAP, malgré les exactions commises par Frick, obtient la majorité absolue aux élections pour le gouvernement de Thuringe du 31 juillet 1932, ce qui vaut au *Gauleiter* Fritz Sauckel de devenir président de la région.
- D'autre part la NSDAP ayant obtenu aux élections législatives nationales qui se déroulent le même jour 230 sièges sur les 608 pourvus, elle devient le plus puissant parti d'Allemagne.

### **En marche vers les ténèbres**

La sortie des nazis du gouvernement de Thuringe s'accompagne de la destitution de ceux qu'ils avaient mis en place. Renonçant à leur rôle régional, ils vont maintenant s'attacher à faire « souffler la tempête iconoclaste sur la terre allemande » (Bettina Feistel-Rohmeder, *Sous la terreur du bolchevisme artistique*, Karlsruhe, 1938, p. 127).

Pour Rosenberg, c'est un triomphe. En 1931, plus d'une centaine de journaux et revues rédigent leur rubrique culturelle en s'inspirant directement des publications de la « Ligue de combat pour la défense de la culture allemande » et plus de 60% des universitaires, professeurs

et étudiants, sont acquis à la cause nazie. Ils seront bientôt rejoints par des noms aussi prestigieux que le sociologue Hans Freyer, l'historien de l'art Wilhelm Pinder, le chirurgien Ferdinand Sauerbruch, le philosophe Martin Heidegger, les compositeurs Richard Strauss et Carl Orff, le chef d'orchestre Wilhelm Furtwängler, le poète Gottfried Benn, les acteurs Heinz Hilpert et Gustav Gründgens, gendre de Thomas Mann...

C'est donc à juste titre que l'essayiste et historien Joachim Fest a commenté : « Le national-socialisme a réussi son coup de main intellectuel d'une façon bien plus rapide et bien plus efficace que la prise du pouvoir politique et social » (*Le Visage du troisième Reich*, Munich, 1968, p. 295).

Mais comment concevoir qu'une perversion aussi fulgurante et décisive de la notion de culture ait été possible sans la systématisation en Allemagne depuis le XIX<sup>e</sup> siècle des thèses d'un idéalisme vitaliste qui faisaient de l'esprit l'ennemi de l'âme et célébraient l'intuition, l'instinct et le sang comme sources des forces créatrices ? Comme j'ai tenté de le documenter dans mon essai étiologique, *Le Nazisme, une culture ?* (L'Harmattan, 2001), il existait bien là un terreau favorable ou tout du moins un terrain qui ne demandait qu'à être réensemencé.

Devenue, pour reprendre les propres termes de Rosenberg, « le lieu de rassemblement des professions intellectuelles d'obédience nationaliste », la « Ligue » est réorganisée fin 1931 selon un schéma corporatif derrière lequel se profile déjà en filigrane la structure de la « Chambre culturelle du Reich » que Goebbels mettra en place le 22 septembre 1933. Sept sections spécialisées sont créées : théâtre, cabaret, arts, musique, expression corporelle, littérature, sciences.

À l'automne 1932, la consolidation politique de la NSDAP permet de jeter définitivement le masque. En cas d'accession au pouvoir, il reviendra à la « Ligue », dont le réseau parfaitement organisé s'étend à l'ensemble de l'Allemagne, d'assurer la gestion de l'ensemble des affaires culturelles.

La machine qui allait enfoncer l'esprit allemand dans les ténèbres était en place. À un détail près toutefois : l'éviction progressive de Rosenberg au profit de Goebbels.

### **1933 – La mise en place de la dictature culturelle**

Si entre l'arrivée de Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933 et les jours qui suivent l'autodafé du 10 mai 1933, les mesures envers les artistes, écrivains et autres acteurs culturels maudits par les nazis n'ont cessé de s'accumuler (cf. T. Feral, « Art et littérature du troisième Reich », [www.quatre.com](http://www.quatre.com)), il n'en règne pas moins une totale anarchie. Des instructions désordonnées émanent tantôt de la « Ligue » de Rosenberg, tantôt du ministère à l'Éducation populaire et à la Propagande que dirige Goebbels depuis le 13 mars, tantôt de la Gestapo alors commandée par Göring, tantôt du Commissariat du Reich aux questions culturelles pour la Prusse sous l'égide de Bernhard Rust, sans parler des initiatives locales...

Sous prétexte de planifier les actions, mais surtout soucieux d'affirmer ses prérogatives et de mettre en marge ses rivaux, Goebbels lance le 23 mai un appel exhortant toutes les instances concernées par l'application de mesures de caractère culturel à n'agir exclusivement que sur son ordre.

Cependant, dans l'atmosphère de crise politique larvée qui caractérise cette époque où les plébéiens SA, réclamant une seconde révolution anticapitaliste, expriment leur mépris du « petit docteur au pied bot » en chantant « Dieu, rends-moi aveugle, qu'enfin Goebbels m'apparaisse sous les traits d'un aryen », il n'est pas évident que les directives ministérielles soient respectées.

Concernant la culture, c'est le vétéran Rosenberg, soutenu par son ami, le ministre de l'Intérieur du Reich Wilhelm Frick, qui fait des siennes. Frustré des compétences qu'il estime devoir lui revenir en tant que pionnier en la matière, il se dérobe et envisage même avec une parfaite sérénité un conflit ouvert avec le ministre, dont il n'est d'ailleurs pas certain qu'il ne sortira pas vainqueur.

Flairant le danger que représentent les « Thuringistes », Goebbels, appuyé par Göring, ministre de l'Intérieur de Prusse et rival de Frick, conclut une alliance avec Bernhard Rust, qui déteste Rosenberg. Tous trois s'entendent pour renouveler avec des hommes à eux l'Académie prussienne dont l'équipe de tête de la section littéraire par exemple annonce déjà la future Chambre littéraire du Reich qu'instituera Goebbels à l'automne : « Les 7 et 8 juin, la nouvelle section littéraire de l'Académie des Arts de Prusse a tenu séance. Le Commissaire Bernhard Rust, président du conseil d'administration, et Max von Schilling, président de l'Académie, ont ouvert la séance inaugurale. La section littéraire regroupe les écrivains allemands de toutes les races germaniques. Ont été élus : président, Hanns Johst ; vice-président, Hans Friedrich Blunck, secrétaire, Werner Beumelburg » (*Regensburger Stadtanzeiger*, 9 juin 1933).

En outre, le travail de sape mené par Goebbels auprès de Hitler pour se débarrasser de Rosenberg ne va pas tarder à porter ses fruits ; d'autant que les débordements auxquels se livre le « philosophe » lors de ses tournées de propagande inquiètent l'opinion, et ce justement au moment où Hitler souhaite, à la demande des milieux d'affaires et de l'armée, mettre un terme à la « révolution » que réclament les SA et veut donner au monde la vision d'un pays au haut degré de discipline et de civilisation. Le 30 juin 1933, il prend officiellement parti pour Goebbels : « Le Chancelier du Reich a promulgué un décret par lequel le ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande, le Docteur Goebbels, est compétent pour toutes les tâches concernant l'influence spirituelle sur la nation, la publicité pour l'État, la culture et l'économie, l'information du public en Allemagne et à l'étranger sur ces tâches, l'administration de tous les organismes susceptibles de servir ces objectifs. En conséquence relèvent de la compétence du ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande :

- Au ministère des Affaires étrangères : l'information en direction de l'étranger, les arts, les expositions, le cinéma et le sport à l'étranger.

- Au ministère de l'Intérieur : l'information politique intérieure, l'Institut des Sciences politiques, la fixation et l'organisation des jours fériés et des fêtes nationales, la presse, la radio, l'hymne national, la Bibliothèque nationale allemande de Leipzig, les arts, la musique y compris l'Orchestre philharmonique, le théâtre et le cinéma, la lutte contre les productions ordurières et de mauvaise qualité.

Dans les domaines mentionnés, le ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande est compétent pour toutes les tâches, y compris la législation » (*Regensburger Stadtanzeiger*, 1<sup>er</sup> juillet 1933).

Et le 22 septembre 1933, le pouvoir de Goebbels se renforce encore :  
« Le gouvernement du Reich a adopté la loi suivante [...] :



Le ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande reçoit mission et pleins pouvoirs pour regrouper les secteurs d'activité qui relèvent de son domaine de compétence en corporations.

Conformément au § 1 seront donc institués :

Une Chambre littéraire, une Chambre pour la presse, une Chambre pour la radiodiffusion, une Chambre théâtrale, une Chambre musicale, une Chambre pour les Beaux-arts.

Lors de la mise en place des Chambres désignées au § 2, on appliquera les dispositions déjà prises pour le cinéma par la loi du 14 juillet 1933 sur l'institution d'une Chambre provisoire pour le film, ainsi que les consignes d'application s'y rapportant.

La mise en place des Chambres s'effectuera dans le cadre des dispositions prises par le gouvernement du Reich en vue d'une organisation corporative de l'État.

Les corporations mentionnées au § 2 seront regroupées, ainsi que la Chambre provisoire pour le film qui prend le nom de Chambre cinématographique, dans une Chambre culturelle du Reich. La Chambre culturelle du Reich est placée sous le contrôle du ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande. Son siège est à Berlin.

Le ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande et le ministre de l'Économie du Reich reçoivent tout pouvoir pour adopter par un décret commun les dispositions de cette loi aux dispositions de la législation professionnelle.

Le ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande reçoit tout pouvoir pour promulguer les décrets et prendre les dispositions administratives générales et même complémentaires que nécessite l'application de cette loi. Les décrets et dispositions administratives générales concernant les affaires financières et professionnelles du Reich recevront obligatoirement l'aval du ministre des Finances et du ministre de l'Économie du Reich [...] » (*Regensburger Stadtanzeiger*, 23 septembre 1933).

L'inauguration solennelle de la Chambre culturelle du Reich (*Reichskulturkammer* = RKK) a lieu le 15 novembre 1933 à l'Opéra Kroll de Berlin, en présence de Hitler et des plus hauts dignitaires du Parti. Radiodiffusée dans toute l'Allemagne, cette cérémonie marque la victoire de Goebbels en matière de politique culturelle. Il exulte : « Nous avons de nouveau libéré les forces créatrices de la nation ; qu'elles se développent sans entraves et portent des fruits opulents sur l'arbre de notre Communauté raciale populaire ressuscitée. Telle est la signification de la Chambre culturelle du Reich » (*Regensburger Stadtanzeiger*, 16 novembre 1933).

En soumettant à son contrôle toutes les branches de la culture désormais unifiées en une organisation unique, Goebbels enferme la vie intellectuelle allemande dans une camisole de force. Se soustraire à sa loi équivaut dorénavant à un suicide, et du reste il n'en fait pas mystère :

S'attaquant aux exilés qui, tels Steffie Spira, Barbara Burg, Hans Altmann, Walter Florian ou Fritz Werner Prasuhn (le comédien Claude Vernier) déversent au cabaret parisien franco-allemand « La Lanterne » un tas de vérités sur le troisième Reich, à Arthur Koestler et Manès Sperber qui animent rue Buffon, grâce au soutien de Paul Langevin, Lucien Levy-Bruhl et Henri Wallon, un Institut pour l'étude du fascisme, il proclame dans un discours que « ces empoisonneurs qui à Paris calomnient leur patrie ont de ce fait signé leur propre arrêt de mort ».

Pourtant, en Allemagne même, un homme ose encore défier ouvertement le ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande qu'il méprise en tant que transfuge peu sûr depuis qu'il a découvert, dans le numéro 3 de 1925 des *Lettres nationales-socialistes* (*Nationalsozialistische Briefe*) de Gregor Strasser, cette « Lettre à mon ami de la gauche »

dans laquelle le tout jeune Goebbels a laissé transparaître une fascination ambivalente pour Lénine et le communisme. Cet homme, c'est le vieil idéologue antibolchevique et antisémite, ami de Dietrich Eckart et ancien mentor du Führer (cf. « Lire *Mein Kampf* », [www.quatre.com](http://www.quatre.com)) Alfred Rosenberg, qui ne comprendra jamais qu'on ait pu lui préférer un Goebbels.

### Le conflit Goebbels – Rosenberg

On ne peut pas dire que le départ dans l'existence de Paul Joseph Goebbels — né le 29 octobre 1897 à Rheydt en Rhénanie — ait été brillant, et rien ne pouvait laisser présager que ce jeune homme chétif compterait un jour au nombre des personnages les plus influents du troisième Reich.

En dépit d'une remarquable intelligence qui le conduit en 1921 à l'obtention d'un Doctorat ès Lettres, un complexe lié à un pied bot lui barre la carrière de l'enseignement. Ses tentatives pour entrer comme rédacteur à la *Berliner Tageblatt* de Theodor Wolff se soldent également par un échec : que ferait le plus célèbre quotidien d'Allemagne d'un jeune provincial inconnu ? Quant à son roman *Michael*, ses pièces de théâtre et autres écrits<sup>2</sup>, aucun éditeur ni producteur n'y prête attention.

Une famille de huit personnes, nourrie par un père comptable qui gagne 300 marks par mois dans une PME de Rheydt et qui voudrait faire de lui un prêtre, quelques cours particuliers de latin, un petit boulot à la *Dresdner Bank* de Cologne, bref c'est la misère... À en croire son *Journal*, il ne dispose même pas à 27 ans de la vingtaine de marks qui lui permettraient de sortir avec sa fiancée.

Situation humiliante pour un garçon marqué par une infirmité qu'il rêve de compenser par une vie qui lui reste inaccessible. Aussi lorsque Gregor Strasser lui propose en octobre 1924 d'adhérer à la NSDAP, parti vers lequel son anticapitalisme et son antisémitisme — dont l'origine semble remonter à l'attitude de Wolff à son égard — le portent naturellement, et surtout de gagner 100 marks mensuels comme rédacteur en chef de la *Völkische Freiheit* d'Elberfeld, il accepte avec enthousiaste.

Malgré la crise que traverse le Parti en 1925/1926, et durant laquelle Goebbels, aux côtés du « socialiste » Strasser, s'oppose au « petit bourgeois » Hitler, celui-ci parfaitement « jugé à sa valeur le bouillant petit Rhéna » (William Shirer, *Le troisième Reich*, LdP, 1966, vol. 1, p. 66).

Sans doute son départ difficile dans l'existence n'est-il pas étranger au fait que Goebbels soit sympathique au Führer, mais il y a plus...

Hitler sait — et la rupture de Goebbels avec Gregor Strasser le lui prouve — ce qu'il pourra obtenir d'une personnalité névrotique engagée dans un processus de victimologie sociale parfaitement canalisable dans un rôle fonctionnel à condition d'avoir un phare qui lui éclaire la route à suite.

---

<sup>2</sup> Pour un catalogue complet de la production de Goebbels, voir la thèse de Jürgen Oppermann, *Das Drama "Der Wanderer" von Joseph Goebbels. Frühformen nationalsozialistischer Literatur*, Univ. Karlsruhe, 2005, pp. 274-276.

C'est du reste ce que confirme le mot que Goebbels adresse le 20 avril 1926 à Hitler pour son anniversaire : « Vous avez fini par me faire voir la lumière ! » Et le même jour, il note dans son *Journal* : « Adolf Hitler, je vous aime car vous êtes à la fois grand et simple. Ce sont les caractéristiques du génie ! »

Son rôle de fidèle second, Goebbels le jouera de façon exemplaire : dans son testament, rédigé peu avant son suicide le 1<sup>er</sup> mai 1945, alors que Göring et Himmler ont trahi et que lui-même vient d'être investi comme Chancelier du Reich par son maître (cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, L'Harmattan, 2010, pp. 444-445), il réaffirme que sa vie n'a aucune valeur si elle n'est pas placée au service du Führer.

Alors que Hitler a déjà de plus en plus tendance à considérer son ancien mentor Rosenberg comme une sorte de « fou sacré », difficile à manœuvrer de surcroît, il ne doute pas en octobre 1926 que, en confiant à Goebbels — un Goebbels qu'il a pris soin d'inviter une bonne partie de l'été à Berchtesgaden pour l'observer — la conquête du bastion rouge berlinois, celui-ci exécutera sa mission avec dévotion. Le *Kampf um Berlin* de Goebbels, commencé en novembre 1926 s'achèvera au soir du 29 janvier 1933 par cette phrase dans son *Journal* : « Le rêve s'est accompli, la Wilhelmstrasse [i.e. la Chancellerie] est à nous ».

Ce n'est donc pas pour rien que, par un décret du 13 mars 1933, le nouveau Chancelier crée spécifiquement pour Goebbels un ministère à l'Éducation populaire et à la Propagande. Et ce, en dépit des réticences du Président Hindenburg qui, sur l'intervention de l'ami de Rosenberg, le nouveau ministre de l'Intérieur Frick, a déjà refusé que lui soient accordées les Affaires culturelles.

Bien qu'initiateur de la politique culturelle nationale-socialiste, Rosenberg, possédé du « romantisme de Thuringe », pratique du point de vue de Hitler une politique trop sauvage et au coup par coup pour être efficace sur le plan administratif. Goebbels par contre a démontré par son action à Berlin qu'il est un organisateur talentueux. Et il va encore le confirmer en proposant la création de la Chambre culturelle du Reich alors que Rosenberg fait preuve d'un sens tactique plus que discutable en tentant de récupérer les prérogatives qu'il estime devoir lui revenir par le transfert subit de la direction de la « Ligue pour la défense de la culture allemande » de Munich à Berlin, où Goebbels règne sur le Parti depuis six années.

Et il est vrai que si Rosenberg n'est pas dénué d'imagination, il manque totalement d'esprit pratique pour exploiter ses idées. Il semble que son cerveau anarchique et impulsif ait eu du mal à réfréner les pulsions destructrices qui l'emprisonnaient, le jusqu'au-boutisme aveugle qui l'enchaînait.

Et c'est justement de cela que Goebbels sait avantageusement tirer parti, usurpant et érigeant en un système cohérent de nombreuses intuitions et inventions de Rosenberg.

L'idée des chambres corporatives par exemple, laquelle prélude à la création de la Chambre culturelle du Reich, avait été — nous l'avons vu page 7 — lancée par Rosenberg fin 1931 lors de la réorganisation de la « Ligue de combat pour la défense de la culture allemande ». Lorsque, au cours de l'année 1933, Goebbels réclame auprès de Hitler en tant que ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande le contrôle absolu de la production culturelle et la centralisation de toutes les activités ayant trait à sa diffusion, il ne fait que reprendre une formule de Rosenberg. Pourtant il est alors le seul à avoir entrevu l'immense portée qu'un tel argument peut avoir sur un dictateur et les avantages incomparables qu'il va en retirer pour

son destin futur au sein du troisième Reich, d'autant qu'il rend du même coup totalement inutile la « Ligue » de Rosenberg.

Pourtant ce dernier n'est toujours pas disposé à se laisser faire.

La population allemande ne s'en rendra pas compte, mais considérée de l'intérieur du Parti, la rivalité Goebbels-Rosenberg prendra des dimensions quasi ubuesques, chacun des deux adversaires usant de tous les artifices pour se précipiter mutuellement « au trou ».

Bien trop occupé alors par l'affaire Röhm, Hitler n'intervient pas immédiatement. Ce n'est qu'en septembre 1934, après la « Nuit des longs couteaux », qu'il donnera au Congrès du Parti de Nuremberg l'orientation définitive de la nouvelle politique culturelle et mettra Rosenberg sur la touche en le pourvoyant de quelques titres ronflants et en lui confiant des tâches qui le mettront en porte-à-faux par rapport à pratiquement tous les cadres du régime. Ce n'est que lorsqu'il sera chargé du pillage artistique des pays conquis à partir de la fin juillet 1940 (*Einsatzstab Rosenberg*), puis deviendra le 14 juillet 1941 « ministre du Reich pour les territoires occupés à l'Est » (*Reichsminister für die besetzten Ostgebiete*) et déclenchera notamment fin décembre 1942 l'« Action fenaison »<sup>3</sup>, que le doctrinaire fanatique pourra redonner toute sa mesure...

Que s'est-il passé ?

Le 29 juin 1933, la Ligue allemande nationale-socialiste des étudiants (*NSDStB*) de Berlin, dirigée par Fritz Hippler et Johann von Leers, organise une manifestation contre les conceptions ultraréactionnaires et l'académisme wilhelminien défendus par la « Ligue de combat pour la défense de la culture allemande ». Se réclamant du courant expressionniste qui leur apparaît comme l'expression la plus authentique de l'esprit germanique et d'un désir de « révolution nationale » avant qu'il n'ait été récupéré à gauche, les étudiants demandent la dissolution inconditionnelle de la « Ligue » et la réhabilitation de l'art moderne.

Un peu partout, des mouvements de solidarité apparaissent et la libéralisation est à l'ordre du jour. Désormais comptent comme seuls critères la qualité et la vérité de l'œuvre devant lesquelles doit s'effacer tout préjugé racial. Finie l'époque où, deux mois plus tôt, Armin T. Wegener, un écrivain expressionniste, avait été envoyé en camp de concentration pour s'être risqué à demander à Hitler (courrier du 2 avril 1933) de reconsidérer sa position sur le problème juif dans l'intérêt de la nation allemande.

Sentant l'occasion de se débarrasser de Rosenberg, Goebbels déclare publiquement qu'il considère l'autodafé du 10 mai 1933 comme une regrettable erreur de la « révolution » et fait bientôt figure de meneur des libéraux. Il semble si sincère que même la presse étrangère fait état de son revirement. D'autant qu'un porte-parole de son ministère, le peintre Hans Weidemann, apparaît régulièrement aux premières loges lors des manifestations en faveur d'une nouvelle politique et que le ministre lui-même offre officiellement à un certain nombre d'exilés de renom, tels Thomas Mann et l'actrice Marlene Dietrich, de revenir en toute quiétude en Allemagne...

---

<sup>3</sup> *Heuaktion* : afin de fournir des « petites mains » aux commerçants, artisans et PME du Reich, rapt d'environ 45000 garçons et filles slaves de 10 à 14 ans susceptibles d'être assimilés en raison de leur « génotype ».

Toutefois, lorsque le 22 juillet 1933 est inaugurée à la galerie berlinoise Moeller une exposition d'artistes modernes (Pechstein, Macke, Schmidt-Rottluff, Nolde, Barlach) à l'initiative des étudiants du *NSDStB*, Goebbels, prudent, n'apparaît pas.

A-t-il eu vent de l'intervention projetée par le ministre de l'Intérieur, le « Thuringiste » Frick ? Trois jours plus tard l'exposition est fermée et les étudiants organisateurs exclus du *NSDStB*.

Certes les tentatives du professeur Alois Schardt, directeur du musée de Halle, pour donner à l'expressionnisme ses lettres de noblesse afin qu'il soit intégré au patrimoine artistique allemand, se soldent par un échec (se refusant à désarmer, il sera arrêté par la Gestapo en 1936, puis émigrera aux USA), mais le débat autour du « modernisme » est loin d'être clos.

Dès l'automne, alors même que Goebbels va devenir maître de la Chambre culturelle du Reich, Otto Andreas Schreiber et Hans Weidemann, soutenus par Ferdinand Moeller qui dirige la galerie Moeller, ont fondé la revue *L'Art de la nation (Kunst der Nation)* qui, avec ses 3500 abonnés et une diffusion massive dans les kiosques, devient le forum de l'art moderne en Allemagne nazie.

Néanmoins, que l'on ne s'y trompe pas ! Cette avant-garde, si elle constitue bien une hérésie aux yeux de Rosenberg et des siens, n'en reste pas moins fidèle aux orientations fondamentales du national-socialisme. Plus qu'un sursaut politique, elle représente le défi d'une jeunesse peu disposée à se plier au diktat du dogmatisme aride et maximaliste des « Thuringistes ».

Il ne s'agit donc pas d'une réhabilitation globale de l'art moderne, mais de l'expressionnisme première manière qui, en constituant la réaction la plus vive au rationalisme et au matérialisme, exprime et féconde, en les tirant des tréfonds du moi allemand, les instincts biologiques qui, comme à l'époque romantique, vont constituer la base de l'unification des provinces germaniques.

C'est en ce sens que le poète Gottfried Benn, dans un article paru en novembre 1933 dans *L'Avenir allemand (deutsche Zukunft)*, caractérise le mouvement expressionniste comme un « prélude au national-socialisme », et que, dans le même journal en janvier 1934, l'historien de l'art Max Sauerlandt y voit, de façon plus significative encore, l'essence d'un combat pour la régénération des valeurs authentiquement allemandes.

Quant à Goebbels, qui se pique d'avoir été écrivain dans sa jeunesse, le voilà qui se qualifie lui-même d'expressionniste... D'aucun avouera qu'en la circonstance la formule d'Oskar Kokoschka comparant l'expressionnisme à du chewing-gum<sup>4</sup> prend toute sa saveur...

Hitler a-t-il alors le sentiment d'avoir investi son ministre d'une trop grande autorité ? Toujours est-il que, le 24 janvier 1934, il nomme Rosenberg « Mandataire du Führer pour la surveillance de l'ensemble de la formation et de l'éducation spirituelle et idéologique de la NSDAP » (*Beauftragter des Führers für die Überwachung der gesamten geistigen und*

<sup>4</sup> Cf. Lionel Richard, *D'une apocalypse à l'autre. Sur l'Allemagne et ses productions intellectuelles de Guillaume II aux années vingt*, Union générale d'éditions, 10/18, 1976, p. 11. Qu'il me soit permis de profiter de cette note pour conseiller le report à l'ensemble des écrits de Lionel Richard, professeur émérite de littérature comparée de l'université d'Amiens, dont on appréciera la richesse et le sérieux du propos pour tous les sujets qu'il a traités.

*weltanschaulichen Schulung und Erziehung der NSDAP*). Une nouvelle administration se met donc en place sous l'égide du « philosophe ». Pour diriger le secteur artistique, il choisit le dramaturge Walter Stang, responsable théâtral de la « Ligue de combat pour la défense de la culture allemande » et de l'« Association scène allemande pour le Reich » (*Reichsverband Deutsche Bühne*) que Rosenberg a fondée le 21 mars 1933. À ses côtés se trouvent également Alfred Bäumler pour les sciences et la philosophie, Hans Hagemeyer pour la littérature, Matthes Ziegler pour les affaires religieuses, Hans-Walter Scheidt pour le département pédagogique. Les « Thuringistes » semblent avoir remporté une victoire...

Cependant l'opposition reprend vigueur lorsque, au grand dam de Rosenberg, le chef du « Front allemand du travail » (*Deutsche Arbeitsfront = DAF*), Robert Ley, totalement incompetent dans le domaine culturel, fait appel à Goebbels pour gérer les activités de la « Force par la joie » (*Kraft durch Freude = KdF*), branche du « Front » qui se propose d'organiser les loisirs des ouvriers et de leur famille. Ne tenant pas à se mouiller en personne, Goebbels lui délègue Otto Andreas Schreiber et Hans Weidemann qui travaillent avec lui au ministère.

Rosenberg écrit alors à Ley pour lui signifier que ses nouveaux collaborateurs appartiennent à cette « clique de saboteurs » dont le seul dessein est de faire dévier l'orientation que le Parti, c'est-à-dire lui, défend depuis quatorze ans. Mais Ley fait la sourde oreille.

La rivalité entre alors dans une phase de paroxysme telle que l'on en vient à parler d'une dualité artistique en Allemagne. Et lorsque, en mars 1934, est présentée à Berlin une exposition des futuristes italiens présidée par Filippo Marinetti, l'ami de Mussolini, on en est arrivé au point où la neutralité, même en apparence, n'est plus possible. Goebbels cette fois se met en avant, accompagné de Göring et de Rust : tous trois font partie du Comité de patronage de l'exposition.

Le scandale provoqué par Rosenberg, qui taxe le futurisme de « bolchevisme culturel » alors que celui-ci est parfaitement compatible avec le fascisme italien, déchaîne les passions et donne un élan nouveau aux « modernes ». En avril, l'expressionnisme refléurit dans les galeries allemandes et Ferdinand Moeller prend l'initiative d'exposer une soixantaine d'aquarelles et lithographies d'Emil Nolde auquel la revue *L'Art de la nation* (*Kunst der Nation*) de Schreiber et Weidemann rend un vibrant hommage en tant que peintre mais aussi membre du Parti nazi depuis 1920 (cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, L'Harmattan, 2010, p. 35).

Mais l'affaire est grave : fait sans précédent, les diatribes de Rosenberg ont touché des membres influents du gouvernement et du Parti, ainsi que des représentants d'une puissance amie... Le verdict relève maintenant du juge suprême...

C'est à l'occasion du Congrès du Parti de septembre 1934 que Hitler va définir ce que doit être la ligne orthodoxe de la politique culturelle future en Allemagne.

Reprenant à son compte les mots d'ordre chers à Rosenberg, le Führer se livre durant son discours à une critique acerbe des tendances avant-gardistes. « Être allemand, c'est être clair », appuie-t-il, ce qui bien entendu exclut toute forme abstraite d'expression. L'éventuel pouvoir politique de l'art moderne ne lui a pas échappé : ce qui apparaît comme déroutant voire provocant dans l'œuvre moderne représente un danger, car être porté à réfléchir dans un système qui exige de tous une discipline aveugle, c'est déjà désobéir. En conséquence doit

être écartée toute production artistique n'exaltant pas l'idéologie nationale-socialiste. Quant à l'artiste lui-même, son ambition doit se résumer à n'être qu'un « soldat culturel ».

Si Goebbels, protégé par sa collaboration avec Ley au sein de la « Force par la joie » et par la puissance de ses propres administrations que Hitler a publiquement contribué à mettre en place, reste relativement épargné par les violents propos du maître et va s'en tirer avec quelques concessions (ainsi l'interdiction de *L'Art de la nation*, début 1935), il n'en est pas de même pour Rosenberg dont le Führer n'a jamais ouvertement soutenu l'action.

À mots couverts, mais l'assistance n'est pas dupe, Hitler se livre à une condamnation en règle des « Thuringistes », trop content de profiter de l'occasion pour écarter, après Röhm et Gregor Strasser, la vieille garde du Parti.

Dès lors, tout va rentrer dans l'ordre et la correspondance polémique entre Goebbels et Rosenberg cesse définitivement (Cf. CDJC, cote CXL II-246).

Rosenberg va changer de secteur d'activité, Frick n'a plus droit au chapitre culturel, Schultze-Naumburg se cantonnera dans la publication d'ouvrages.

Quant au ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande, il va de plus en plus s'orienter sur les positions définies dans *Mein Kampf* à l'égard des « extravagances de fous et de décadents », au point de présider en juillet 1937 à l'inauguration d'une exposition gigantesque d'art prétendument « dégénéré » (cf. « L'art sous le troisième Reich », [www.quatre.com](http://www.quatre.com)), exposition qui, a fort pertinemment souligné Lionel Richard (in *Le Nazisme et la culture*), « tout comme le bûcher de livres de 1933 [...] traduit un moment capital dans le développement de l'Allemagne nazie. »

Pour conclure ce chapitre, tentons de faire brièvement le point sur les motivations psychologiques qui ont poussé le Führer à jouer Goebbels contre Rosenberg.

En vrai paranoïaque, Hitler éprouvait au fond de lui-même de l'appréhension à fréquenter des hommes qui lui étaient supérieurs, ce qu'il saura habilement dissimuler derrière des postures simulant l'assurance et des propos excessifs et brutaux, comme l'a fort bien montré Brecht dans *La résistible ascension d'Arturo Ui*. Devenu chef d'État, l'artiste raté prétend exercer en matière culturelle une autorité absolue et son verdict est irrévocable. Redevable à Rosenberg d'une grande partie de sa formation intellectuelle (cf. « Lire *Mein Kampf* », [www.quatre.com](http://www.quatre.com)), il redoute que celui-ci n'en fasse à sa tête et cherche à le supplanter dans un domaine dont il est particulièrement jaloux puisqu'il y trouve la compensation à son complexe lié à son double échec à l'Académie des Beaux-arts de Vienne.

Goebbels par contre est un serviteur dévoué, toujours prêt à se ranger à l'avis de son maître :  
- « Hitler avait été au cinéma, honorer de sa présence un mauvais film patriotique à la gloire de Frédéric le Grand. Nous étions arrivés à la Chancellerie avant Hitler et attendions son retour. Goebbels entra le premier : „ Quel film fabuleux ! s'écria-t-il, un grand film ; exactement celui qu'il nous fallait”. Quelques instants plus tard, le Führer sortit de l'ascenseur ; „ Alors, et ce film ? ” lança Forster<sup>5</sup> en guise de salut. „Une horreur, une immondice ! Il faut le faire interdire par la police ! Vraiment on commence à abuser de ces âneries patriotiques !” - „Vous avez tout à fait raison, mon Führer”, approuva Goebbels en s'avançant. „C'est un film faible et bien mauvais. Ah ! Nous avons encore une grande mission

---

<sup>5</sup> Albert Forster, 1902-1948 suite à sa condamnation à mort par un tribunal polonais, *Gauleiter* de Dantzig.

éducative à remplir” (Hermann Rauschning, *Hitler m’a dit*, Paris, Coopération, 1939, pp. 63-64).

- « Eberhardt Hanfstaengel, le directeur de la Galerie nationale de Berlin, m’avait prêté quelques aquarelles de Nolde dont je voulais décorer l’appartement de Goebbels. Goebbels et sa femme acceptèrent l’initiative d’enthousiasme ; mais lorsque Hitler vint visiter les lieux, il critiqua vivement les tableaux. Alors le ministre me fit venir aussitôt pour me dire : „Ces tableaux doivent disparaître sur le champ, ce n’est pas de la peinture !” Dans les premiers mois qui suivirent la prise du pouvoir, quelques tendances de la peinture moderne, stigmatisées en 1937 comme étant dégénérées, avaient encore une chance de s’imposer. En effet Hans Weidemann, vieux militant de Essen, porteur de l’insigne d’or du Parti, dirigeait au ministère de la propagande le département des arts plastiques. Ignorant l’incident provoqué par les aquarelles de Nolde, il rassembla pour Goebbels de nombreux tableaux de la tendance Nolde-Munch et les recommanda au ministre comme l’expression d’un art national et révolutionnaire. Goebbels, sachant à quoi s’en tenir, renvoya immédiatement ces tableaux compromettants. Devant le refus de Weidemann de se faire le complice de cette condamnation sans nuance de l’art moderne, on le condamna à exercer une fonction subalterne au ministère [...]. Goebbels avait montré dans quelle dépendance totale il était vis-à-vis de Hitler. » (Albert Speer, *Au cœur du troisième Reich*, Paris, LdP, 1972, pp. 40-41).

Destinés à être largement diffusés sous forme d’images à coller dans un album, nombre de clichés de Heinrich Hoffman, le photographe personnel du Führer, montrent celui-ci assistant à un concert de Furtwängler, dans l’atelier du sculpteur munichois Wackerle, à la Maison Schiller à Weimar ou au festival de Bayreuth... Extrêmement soucieux de donner de lui l’image d’un amateur d’art passionné et d’un mécène, Hitler ne peut tolérer les méthodes ravageuses de Rosenberg et de son homme de main, le peintre Hans Adolf Bühler, qui multiplient les mesures iconoclastes. L’objectif du nouveau régime n’est pas de donner de lui une image d’étouffement et de destruction de la culture, mais au contraire d’affirmer sa volonté de lui donner un rayonnement sans précédent historique et de la mettre à la portée de n’importe quel « citoyen du Reich »<sup>6</sup>, dès lors qu’il a été décidé que cela peut contribuer à l’aliéner à la personne du Führer et à souder la Communauté raciale populaire autour de son programme. La solution sécurisante de Goebbels de donner à l’ère nationale-socialiste une culture nationale-socialiste en regroupant l’intégralité de ses acteurs au sein de la Chambre culturelle « pour leur bien et leur libre épanouissement », répond au vœu de Hitler de créer un État décideur de tout ce qui doit être fait ou pas fait et exerçant son contrôle sur tous les actes des membres de la Communauté.

### **La « Chambre culturelle du Reich »**

Toutefois, le concept de création prend dans la bouche du ministre à l’Éducation populaire et à la Propagande une signification particulière ; traduisons : la culture peut se développer librement à la condition expresse qu’elle respecte fidèlement les principes fixés par le régime.

C’est pourquoi la « liberté intellectuelle » mouture Goebbels passe nécessairement par le filtre de la Chambre culturelle dont les statuts prévoient que tous ses membres doivent fournir la preuve de leur fiabilité idéologique et raciale comme on peut le voir ci-après :

---

<sup>6</sup> Rappelons que, selon le § 4 du *Programme en 25 points de la NSDAP* de 1920, seul pouvait être « citoyen du Reich » (*Reichsbürger*) celui qui était « membre de la Communauté raciale populaire » (*Volksgenosse*) et que n’était « membre de la Communauté raciale populaire » que celui qui était de sang allemand » (*deutschen Blutes*). De ce fait, il était exclu qu’un juif puisse être membre de la Communauté raciale populaire (*Kein Jude kann daher Volksgenosse sein*).





remplira de bonheur qu'ils sont dans notre État aussi indispensables que les créateurs des valeurs nécessaires à notre existence matérielle. Travailleurs intellectuels et manuels se tendront la main pour se regrouper en une congrégation éternellement indissoluble. La communauté de tous les créateurs sera réalité et la valeur de chacun à son poste sera fonction de ce qu'il se montrera prêt à accomplir pour la nation et son avenir ».

Dans la pratique, nous renseigne la brochure anonyme, cela signifie que « tous ceux qui en Allemagne participent de la production, de la reproduction, de la transformation spirituelle ou technique, de la propagation, de la conservation, de la commercialisation ou de la négociation de marchés dans le domaine de la culture, doivent être obligatoirement membres de la Chambre culturelle du Reich. Le ministre du Reich à l'Éducation populaire et à la Propagande est en même temps président de la Chambre culturelle du Reich. Le secrétaire d'État du ministère à l'Éducation populaire et à la Propagande est vice-président de la Chambre culturelle du Reich. La Chambre culturelle du Reich possède dans chacune des 31 districts politiques (*Gaue*) un représentant, le gérant de la culture régionale, qui est toujours en même temps le directeur de l'Office régional du ministère du Reich à l'Éducation populaire et à la Propagande. À la tête des sept chambres corporatives se trouvent chaque fois un président, un vice-président et un agent gestionnaire. Chaque chambre corporative possède de même son représentant régional. Les représentants régionaux des chambres corporatives sont en même temps conseillers et rapporteurs auprès du gérant de la culture régionale dans leur spécialité respective. Pour chaque chambre corporative est formé un conseil présidentiel auquel appartiennent outre le président, le vice-président et l'agent gestionnaire, des personnalités de la chambre. Le Sénat culturel du Reich, formé le 15 novembre 1933, réunit, outre le président et le vice-président de la Chambre culturelle du Reich, les gérants régionaux de la culture du Reich et les conseils présidentiels des chambres corporatives, un certain nombre de personnalités célèbres du mouvement national-socialiste et de la vie culturelle. Le président de la Chambre culturelle du Reich est en même temps le chef de la propagande de la NSDAP pour le Reich... »

#### **Chambre culturelle du Reich**

président : Joseph Goebbels, ministre à l'Éducation populaire et à la propagande

##### Chambre littéraire

président : Hans Friedrich Blunck (écrivain) puis Hanns Johst (écrivain)

##### Chambre pour la presse

président : Max Amann (vétérinaire du Parti, directeur des éditions nazies Eher, membre du cercle restreint des « dirigeants du Reich »<sup>9</sup>)

##### Chambre pour la radiodiffusion

président : Horst Dreßler-Andreß (acteur et metteur en scène, auteur en 1929 d'un mémoire sur la radio comme véhicule de propagande)

##### Chambre théâtrale

président : Otto Laubinger (acteur) puis Rainer Schlösser (journaliste culturel)

##### Chambre musicale

président : Peter Raabe (chef d'orchestre et musicologue)

##### Chambre pour les Beaux-arts

président : Eugen Hönig (architecte) puis Adolf Ziegler (peintre)

##### Chambre cinématographique

(créée le 14 juillet 1933)

président, Fritz Scheuermann (juriste) puis Oswald Lehnich (économiste)

Rien d'étonnant donc, comme le relèvera Victor Klemperer (*LTI – Die unbewältigte Sprache*, DTV, 1969, pp. 19-28), à ce que désormais tout ce qui est imprimé ou dit en Allemagne réponde aux normes fixées par le Parti : « Tout ce qui s'écartait de l'unique forme autorisée n'arrivait pas jusqu'au public. Tout nageait dans la même sauce brune... Seul avait le droit de

<sup>9</sup> *Reichsleiter* ; cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, L'Harmattan, 2010, pp. 196-197.

s'exprimer celui qui était membre de la Chambre... » Ce que lui-même, l'éminent romaniste spécialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, et son frère Otto, le non moins célèbre chef d'orchestre, apprendront à leurs dépens en raison de leur ascendance juive.

Ainsi, c'est sous le troisième Reich que s'est amorcé, avec l'instauration de la Chambre culturelle du Reich, le processus de métamorphose de la notion de culture dont notre société fait désormais les frais au quotidien, métamorphose que l'écrivain anarcho-syndicaliste anglais Eric Blair, plus connu sous le nom de George Orwell, avait pourtant dénoncé au monde entier en la poussant jusqu'à ses conséquences ultimes dans son *1984*, paru au lendemain de la guerre :

« Le ministère de la Vérité [...] s'occupait des divertissements, de l'information, de l'éducation et des Beaux-arts [...]. Il y avait les immenses ateliers d'impression, avec leurs sous-éditeurs, leurs experts typographes, leurs studios soigneusement équipés pour le trucage des photographies. Il y avait la section des programmes de télévision, avec ses ingénieurs, ses producteurs, ses équipes d'acteurs spécialement choisis pour leur habileté à imiter les voix<sup>10</sup>. Il y avait les armées d'archivistes dont le travail consistait simplement à dresser les listes des livres et des périodiques qu'il fallait retirer de la circulation. Il y avait les vastes archives où étaient classés les documents corrigés et les fournaies cachées où les copies originales étaient détruites. Et quelque part, absolument anonymes, il y avait les cerveaux directeurs qui coordonnaient tous les efforts et établissaient la ligne politique qui exigeait que tel fragment du passé fût préservé, tel autre falsifié, tel autre encore anéanti. Et le commissariat aux archives n'était lui-même, en somme, qu'une branche du ministère de la Vérité, dont l'activité essentielle n'était pas de reconstruire le passé, mais de fournir aux citoyens de l'Océania des journaux, des films, des manuels, des programmes de télécran, des pièces, des romans, le tout accompagné de toutes sortes d'informations, d'instructions et de distractions imaginables... »

### **La « Force par la joie »**

Imposée à tous les domaines d'expression par la Chambre culturelle du Reich, la « novlangue » du nazisme ne va pas tarder à imprégner et à mobiliser les masses. Dans cette mobilisation, la « Force par la joie » (*Kraft durch Freude* = *KDF*), calquée sur le « *Dopolavoro* » mussolinien, va jouer un rôle décisif.

Considéré par la plupart des observateurs comme un individu vulgaire, ivrogne, et totalement ignare en matière culturelle, le chef du « Front allemand du travail » (DAF), Robert Ley, se voit pourtant chargé à l'automne 1933 de planifier les loisirs des ouvriers qui représentent plus de 48% de la société allemande. Passablement désemparé, Ley va alors, comme nous l'avons vu page 14, s'appuyer sur Goebbels.

Ainsi que l'avait documenté en son temps François Xavier Babeur dans sa thèse présentée devant la faculté de droit de l'université de Paris (*L'Organisation des loisirs ouvriers en Allemagne*, Presses modernes, 1939), une branche spéciale du « Front » baptisée « Force par la joie » est alors créée le 27 novembre 1933. Sous prétexte de planifier des loisirs, il s'agit en fait d'une entreprise d'endoctrinement : « Le but de la « Force par la joie », c'est d'avoir prise sur le travailleur à chaque instant de son existence ».

---

<sup>10</sup> Sous le troisième Reich, l'émetteur de télévision « Paul Nipkow » à Berlin diffusera régulièrement des programmes à partir de 1936 (Jeux olympiques). En ce concerne l'imitation des voix, Hans Fritzsche (1900-1953), fera carrière à la radio en tant que speaker — puis directeur des programmes — du ministère de la Propagande en raison de sa voix qui ressemblait à s'y méprendre à celle de Goebbels.

Le comble est que la cotisation à la « Force par la joie » étant obligatoire les ouvriers vont subventionner eux-mêmes leur aliénation, et par-delà leur exploitation puisque le principe intrinsèque de l'organisation est de pousser le paternalisme à l'extrême afin d'intensifier la production et de prévenir la grève dénoncée en tant que « perturbation de la paix du travail ».

Pour autant, tout en tenant compte des arrière-pensées qui ont animé les protagonistes de la « Force par la joie » et de la perversité démagogique qui en constituait l'essence, on peut comprendre que ce qui était réalisé ait exercé un énorme pouvoir de séduction sur les ouvriers et leur famille.

Plusieurs sections se répartissent la tâche :

La section « Beauté du travail » (*Schönheit der Arbeit*) qui, dans les usines, aménage des espaces verts et des jardins fleuris, qui agence des cantines, des foyers, des douches, des salles des fêtes, ou encore qui construit à proximité immédiate des cités pavillonnaires et offre à chacun la possibilité de devenir propriétaire (ce qui évidemment incite à travailler plus et à faire des enfants puisque des aides importantes sont accordées aux familles nombreuses<sup>11</sup>).

La section « Repos » (*Feierabend*) qui permet de participer à la vie culturelle en fournissant des billets de théâtre et de cinéma à prix réduit, en organisant des concerts, des expositions, des diffusions de livres, des conférences d'écrivains directement dans les usines. Il est aussi possible de suivre les cours de l'« Œuvre pour la formation populaire » (*Volksbildungswerk = VBW*), sorte d'université du temps libre où le discours est toutefois très marqué idéologiquement.

La section « Sport » (*Sportamt*) qui construit des piscines, des terrains de jeu, encourage les compétitions et matchs amicaux.

La section « Voyages, randonnées et congés » (*Reisen, Wandern und Urlaub*) qui met sur pied des séjours campagnards en centre aéré ou dans des stations balnéaires, des échanges touristiques avec l'Italie, des croisières. « Les opérations les plus spectaculaires ont eu lieu dans le domaine des voyages, insiste fort à propos Lionel Richard (*Le Nazisme et la culture*, Maspero, 1978, p. 120). Un premier paquebot fut lancé officiellement en présence du Führer le 5 mai 1937 à Hambourg, et une dizaine d'autres vinrent ensuite s'y ajouter. Selon les chiffres officiels, deux millions avaient participé en 1934 à des croisières et six millions en 1937 ».

Intensification de la production, fabrication de « chair à canon », embrigadement des esprits et des corps, préparation physique des futurs combattants du Reich, développement du grégarisme et acclimatation à la vie communautaire, déplacements en masse permettant de tester ce que seront les futurs transports de troupes, voilà ce qui a réellement présidé aux activités socialisantes de la « Force par la joie » que les ouvriers ont contribué à impulser par leur participation physique mais aussi financière : « Le but de la „Force par la joie” était de faire disparaître l'homme en tant qu'individu en enfermant son existence dans une organisation sans faille, de le transformer en un être vivant selon des schémas comportementaux bien définis et dont le rôle existentiel se réduit à celui de l'ouvrier total

---

<sup>11</sup> On sait que la politique nataliste du troisième Reich visait à disposer d'un maximum de « matériel humain » en vue de la guerre.

dans un système totalitaire » (Hans-Joachim Knebel, *Soziologische Strukturwandlungen im modernen Tourismus*, Stuttgart, F. Enke, 1960, p. 63).

Et cet « ouvrier total » qui, à Nuremberg, salue le Führer avec sa pelle, c'est certes celui du renouveau économique figuré par le peintre Arthur Kampf, le créateur du cadre de vie de l'homme nouveau de Richard Söhn-Skuwa, mais surtout celui allégorisé par Ferdinand Staeger qui, dans le décor d'un ciel d'orage, la mine fière, foule le sol natal de ses bottes à l'assaut d'un monde qu'il est appelé à civiliser (voir « Regard sur l'art nazi », pp. 17-18, [www.quatre.com](http://www.quatre.com)).

Incontestablement, la « Force par la joie » va peser lourd dans la préparation de la guerre. Et du reste, Ley ne s'en cache pas (cit. in Gerhard Starcke, *Die Aufgaben der Deutschen Arbeitsfront*, Berlin, 1940) : « Nous n'envoyons pas nos travailleurs en croisière et nous ne leur construisons pas de gigantesques piscines par plaisir ou parce que cela pourrait faire plaisir aux usagers de ces institutions... Le sport à l'entreprise, la « Beauté du travail », les concerts dans les usines ne représentent rien en soi ; ils ne sont là que pour servir notre dessein d'ensemble... » Sous-entendu en vue de la guerre impérialiste ainsi que le dénoncera le Parti communiste allemand par de nombreux tract édités et diffusés au prix d'énormes difficultés et risques<sup>12</sup>, et à vrai dire sans grand résultat si l'on prend la mesure de cette composante essentielle du troisième Reich qu'était la terreur omniprésente, et notamment la hantise de la dénonciation qui conduisait en camp de concentration<sup>13</sup>.

C'est le mérite de Dimitrov d'avoir souligné lors du VII<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste (Moscou, 25 juillet – 20 août 1935) que la victoire de Hitler en Allemagne « doit être envisagée comme [...] le symptôme de l'incapacité de la bourgeoisie de régner grâce aux méthodes traditionnelles de parlementarisme et de la démocratie bourgeoise, et de l'obligation qui lui est faite de recourir dans le domaine de la politique intérieure à des méthodes terroristes pour gouverner [...], le symptôme de son incapacité à se situer sur le plan d'une politique extérieure pacifique pour sortir de la crise actuelle et par suite de l'obligation qui lui est faite de recourir à une politique belliciste ».

Persuader à leur insu les Allemands d'aller encore une fois se faire tailler en pièces, avouons que la tâche dévolue à Robert Ley n'est pas des moindres !

On n'est donc pas surpris que le chef de la « Force par la joie », faisant des protestations de Rosenberg qu'il déteste<sup>14</sup>, ait fait appel à Goebbels, ce dont témoigne par exemple la composition du bureau directeur de l'« Œuvre pour la formation populaire » en 1934 où l'on retrouve Hans Weidemann et Otto Andreas Schreiber.

Dépassant l'anecdote, le fait est d'importance. Ne permet-il pas en effet d'estimer que c'est en partie grâce au formatage opéré au sein la « Force par la joie » que le ministre parvient à jeter les masses dans un délire extrême, à s'affirmer, selon le mot de Serge Tchakhotine, comme le « manager propagandiste de Hitler » (*Le Viol des foules par la propagande politique*, Gallimard, 1952, p. 130) ?

<sup>12</sup> Voir Margot Pikarski et Günter Uebel, *Der antifaschistische Widerstandskampf der KPD im Spiegel des Flugblattes. 1933-1945*, Berlin, Dietz Verlag, 1978 (présente 246 documents en format original ; attention cependant aux interprétations données par le livret d'accompagnement de 64 pages qui sont très « RDA »).

<sup>13</sup> Voir par exemple le dixième tableau de *Grand-peur et misère du troisième Reich* de Brecht où l'on voit des parents dans l'angoisse d'être dénoncés par leur jeune fils.

<sup>14</sup> Très éclairants à ce propos, les documents présentés par Leon Poliakov et Joseph Wulf in *Das Dritte Reich un seine Denker*, Berlin, Arani, 1959.

Pour sa part, Ley en est conscient. Dans son article « Le Führer et le travailleur allemand », rédigé pour l'ouvrage collectif *Adolf Hitler*<sup>15</sup>, il écrit : « Aujourd'hui, l'ouvrier allemand jouit comme tout Membre de notre Communauté raciale populaire allemande des réalisations grandioses de la scène allemande et de la musique allemande, il peut écouter les meilleurs orchestres allemands, voire les meilleurs opéras, les meilleures pièces, les meilleurs films. Des récepteurs populaires<sup>16</sup> lui procurent la distraction de la radio, et il peut aujourd'hui pratiquer le sport de son choix. Mais ce ne sont ni la recherche du plaisir, ni le divertissement ou le penchant à l'amusement qui constituent la teneur de sa nouvelle existence... » Et Ley de parler de « dévouement à la Communauté raciale populaire », de « dignité au service de la nation », d'« abnégation de l'individu au profit de la Communauté ».

Bel hommage à la compétence de Goebbels qui a réussi le tour de force d'enthousiasmer les masses pour un projet pourtant contraire à leur intérêt.

N'est-ce pas d'ailleurs Goebbels qui, le 18 février 1943, lors d'une gigantesque manifestation au lendemain de la défaite de Stalingrad — manifestation dont les images de la mise en scène nous époustoufflent toujours — obtiendra de 15 000 spectateurs réunis au Palais des sports de Berlin l'approbation de la « Guerre totale »<sup>17</sup> et des « mesures les plus radicales » pour que les traîtres « perdent leur tête »<sup>18</sup> ?

Dans le succès de cette sinistre parodie de référendum, il est indéniable qu'un grand rôle a été joué par la « Force par la joie », conformément à ce qu'avait stipulé Hitler dans le § 2 du décret sur la « Guerre totale » du 13 janvier 1943<sup>19</sup> : « Tous les rouages de l'État et du Parti ont vocation à se mobiliser dans leur domaine de compétence afin que nous parvenions au but fixé ».

### **La « Communauté culturelle nationale-socialiste »**

Pour rivaliser d'influence avec la « Force par la joie » et espérant que le règlement imminent de l'affaire Röhm entraînera des modifications structurelles dont il tirera bénéfice<sup>20</sup>, Rosenberg fonde le 4 juin 1934 la « Communauté culturelle nationale-socialiste » (*Nationalsozialistische Kulturgemeinde*) qui n'est en fait que la fusion de la « Ligue de combat pour la défense de la culture allemande » et de l'« Association scène allemande pour le Reich » (cf. pp. 13-14). Il en confie la direction à Walter Stang.

En novembre 1934, la « Communauté » présente à Berlin, sous le titre générique « Sélection », deux expositions visant à témoigner de la « régénération du corps social par le national-socialisme ». Composée de paysages, de scènes campagnardes, de portraits de paysans et de peintures guerrières, la première exposition exalte « l'esprit de conquête de l'espace vital ». La seconde exposition, centrée sur la glorification de la « race germanique »,

<sup>15</sup> *Adolf Hitler*, Sammelwerk 15, Leipzig, Poeschel, s.d. (sans doute 1936), p. 63 (prop. privée, T.F.).

<sup>16</sup> Cf. « Il y a quatre-vingt ans, les nazis inauguraient l'ère médiatique », [www.quatre.com](http://www.quatre.com)

<sup>17</sup> Texte du discours de Goebbels in Wolfgang Michalka, *Das Dritte Reich*, Munich, DTV, 1985, vol. 2, pp. 295-297.

<sup>18</sup> Ibid., 9<sup>e</sup> question de Goebbels.

<sup>19</sup> Ibid., p. 294.

<sup>20</sup> En effet, le 11 mai 1934, Goebbels a dans un discours lancé la campagne contre « les éléments bolcheviques camouflés qui parlent d'une seconde révolution » afin que deviennent effectifs les points anticapitalistes du *Programme en 25 points* de 1920. En outre, le ministre de l'Armée, Werner von Blomberg s'est plaint auprès de Hitler des intrigues conduites par Röhm pour le remplacer et de l'attitude irrespectueuse et agressive des SA envers les militaires.

réunit des représentations de paysans et d'enfants tyroliens dues à au pinceau de Ferdinand Spiegel, ainsi que des sculptures monumentales de Josef Thorak. C'est un fiasco !

Dans le domaine théâtral par contre, la « Communauté » connaît durant quatre mois un succès notable avec des drames du répertoire classique (*Intrigue et amour* de Schiller), des farces du XVI<sup>e</sup> siècle de Hans Sachs, des comédies du baron danois Ludvig Holberg, des pièces populaires du Viennois Ludwig Anzengruber. Mais c'est à nouveau le fiasco dès que sont montés des auteurs purement national-socialistes tels Wilhelm Matthiessen (*Terre sainte*), Walther Gottfried Klucke (*Einsiedel*), Hans Christoph Kaergel (*Wenzel Hocke*)<sup>21</sup>. Seule la pièce écologiste de Bruno Wellenkamp, *Les Grenouilles de Büschebüll*<sup>22</sup>, va atteindre vingt-cinq représentations.

En créant la « Communauté culturelle nationale-socialiste », Rosenberg a donc fait un mauvais calcul ; d'autant que Hitler, décidé après l'alerte Röhm à toujours plus centraliser, la réduit à une simple branche de la « Force par la joie » pour finalement l'intégrer par ordonnance à la « Chambre culturelle du Reich » en 1936.

### Pour conclure

Un réseau serré d'organisations bien structurées, des loisirs planifiés, un endoctrinement de tous les instants à tous les niveaux sous la férule du plus ardent thuriféraire du régime, l'orthodoxe Joseph Goebbels... Comment concevoir que la volonté de bouleversement radical des rapports sociaux et de l'organisation planétaire affirmée par la dictature nationale-socialiste n'ait pas nécessairement abouti à une dépravation de la notion de culture, à un chambardement total de ses contenus et de sa pratique ?

*« Dans tout ce qui était dit et imprimé, chez les gens cultivé comme chez les gens incultes, on retrouvait toujours les mêmes clichés et le même ton. Même chez ceux qui furent les victimes les plus sauvagement persécutées [...], même chez les juifs, régnait partout, dans les conversations, les courriers, dans leurs livres aussi tant qu'ils eurent le droit de publier [...] la langue du troisième Reich. »*

Victor Klemper, *LTI*, Munich, DTV, 1969, pp. 26-27

---

<sup>21</sup> *Terre sainte (Heilige Erde)* : une jeune fille d'origine campagnarde, séduite puis déçue par la vie dans une grande ville, finit par retourner à ses racines. *Einsiedel* : ce combattant du front, qui a perdu la mémoire suite à une grave blessure à la tête, est interné dans un hôpital psychiatrique où il devient au bout de onze ans aide-fossoyeur; ses moments de lucidité le ramènent invariablement à ce qu'il a vécu durant la guerre. *Wenzel Hocke (Hockewanzel)* : au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'archidiacre Hocke, qui dirige une petite communauté d'Allemands en Bohême, organise la résistance aux Tchèques puis se lance dans la lutte armée contre Napoléon.

<sup>22</sup> *Les Grenouilles de Büschebüll (Die Frösche von Büschebüll)* : un maire ambitieux veut combler l'étang et abattre les arbres de son village dont il veut faire une station touristique, mais les habitants engagent la lutte et le contraignent à démissionner ; les grenouilles de Büschebüll sont sauvées et offrent dans la douceur du soir d'été un concert de croassements aux amoureux assis sur le vieux banc au bord de l'étang.